

Actes IV

FORUM DES LANGUES DU MONDE



Illustration: Jean-Claude

"Les langues et les cultures sont liées entre elles, comme les citoyens d'une même République."
Félix Marcel Cassas

DIMANCHE 7 JUIN 1998
PLAÇA DEL CAPITÒLI, TOLOSA.
FESTEJADAS EN LENGA D'ÒC

PRIMA
de las
LENGAS



Rencontre au sommet IV Félix Castan – Henri Meschonnic

Francis Blot

Plusieurs personnes étaient prévues aujourd'hui. Commençons par ça, par ceux qui ont demandé de les excuser. Raphaël Confiant de la Martinique a eu des problèmes d'avion.

Vous savez que les airs sont assez libres en ce moment. Aleksandr Blinov de Tchouvachie a eu un problème de visa. Il n'y a pas que les airs, il y a les frontières qui ne sont pas toujours faciles à passer. Monsieur Boutros Boutros-Ghali, secrétaire général de la Francophonie, nous a envoyé un message que je vous lis :

« Au moment où se déroule votre important Forum des Langues du Monde, je veux, en mon nom personnel et au nom de l'Organisation internationale de la francophonie dans son ensemble, vous apporter tous mes encouragements et vous souhaiter le meilleur succès.

Le respect de la diversité des langues est un élément essentiel de la démocratisation des relations internationales.

À travers votre action, vous défendez aussi le pluralisme, la liberté et la tolérance.

Tous mes vœux bien cordiaux. »

C'est la quatrième édition du Forum des Langues sous cette forme sur place du Capitole, c'est la quatrième rencontre au sommet ; Claude Sicre va en faire l'introduction.

Claude Sicre

D'abord je veux rappeler le départ de cette fête. L'idée de cette fête est indirectement mais très fortement due à l'action et à la réflexion de Félix Castan, que je vous présente, qui est à gauche ici pour ceux qui ne le connaissent pas ; qui avait écrit que la langue occitane pour se défendre devait défendre toutes les langues du monde. C'est ce qui nous a donné l'idée, quand on nous a proposé de faire une fête de l'occitan, de plutôt faire une fête de toutes les langues du monde. L'occitan se trouve là-dedans pas simplement objet d'étude comme il l'est dans les stands, mais sujet organisateur d'une rencontre entre toutes les langues. Félix Castan qui est avec nous parlera de son travail.

La seconde chose importante c'est le vieux débat du fond et de la forme sur lequel reviendra certainement Henri Meschonnic, à ma gauche, car dans notre fête il n'y a pas non plus le fond et la forme. La manière d'organiser la fête est aussi une preuve du message qu'est la fête.

Ce n'est pas un hasard si contre l'avis des spécialistes nous avons décidé de faire un débat place du Capitole avec le public le plus large, ce n'est pas du tout réservé aux spécialistes et sans démagogie, mais non plus sans élitisme nous avons pensé que tout le monde pouvait comprendre, en s'accrochant bien sûr, un débat aussi essentiel que celui que nous essayons de lancer.

Ce n'est pas un hasard si nous avons voulu faire la fête sur la place et mélanger un forum de type animation populaire avec tout ce que vous voyez, les contes, la musique, les danses et tout le reste, avec un débat de haut niveau. Pour nous il n'y a pas de domaine réservé.

Ce sont les mêmes gens qui font de l'animation et qui réfléchissent. Je retiens une phrase que j'ai apprise il y a très longtemps, que j'ai toujours remarqué comme d'autres, que les meilleurs dans la pratique sont les meilleurs dans la théorie et vice versa. Pour nous il n'y a pas séparation entre théorie et la pratique.

Je dois revenir sur l'absence de Raphaël Confiant. Francis Blot a expliqué pourquoi il est absent, c'est à cause des vols d'Air France. Et pourquoi on voulait faire venir Raphaël Confiant ? Parce que depuis quelques années nous avons invité ensemble mais ils sont venus tour à tour, Henri Meschonnic et Félix Castan. Ils se sont rencontrés une fois, il y a trois ans, et puis il y a deux ans c'était Félix Castan qui était malade, l'année dernière c'était Henri Meschonnic. Ils sont tous deux en bonne santé aujourd'hui, on se réjouit, et donc ils sont ensemble. Nous avions décidé cette année d'explorer plus loin les marges du problème français des langues. Évidemment ici de quoi nous parlons ? Nous parlons des langues du monde en tant que Français, dans la position française, dans l'idéologie française que nous critiquons et dans un but : pour réformer la politique linguistique et culturelle de la France. Ce n'est pas par hasard qu'on est là, on n'est pas là pour parler de la langue comme on parlerait du sexe des anges. On est là dans une dynamique, et d'ailleurs la présence de certains politiques ici est importante. Nous parlons vraiment pour réformer la politique et la culture françaises. Contrairement à ce que certains disent, on ne veut pas nous ici réformer la politique linguistique dans le monde, ce n'est pas notre objet, on n'en a pas les moyens, par contre nous sommes en France, nous sommes des citoyens français et c'est en tant que citoyens français et intellectuels ou artistes français que nous voulons changer la politique linguistique et culturelle française. Et dans ce cadre, il nous faut réfléchir à tout. Nous avons réfléchi beaucoup sur l'occitan bien entendu avec Félix Castan, puisque c'est la base ; c'est la réflexion sur l'occitan qui nous a donné l'idée des langues du monde. C'est à partir de la culture occitane, et Félix Castan le rappellera, que nous avons posé le problème des langues. Nous sommes allés plus loin, on a élargi, nous avons parlé il y a deux ans, l'année dernière, des autres problèmes qui se posaient en Corse, en Catalogne. L'année dernière hélas on s'est un peu focalisé sur le problème occitan, j'espère que cette année on pourra s'élargir plus.

Alors pourquoi Raphaël Confiant ? Parce que Raphaël Confiant, avec toute l'équipe des penseurs antillais, les intellectuels antillais, Édouard Glissant, que nous avons contacté mais qui ne nous a pas donné de réponse, Patrick Chamoiseau, Jean Bernabé, et les autres. Il nous a semblé qu'ils avaient une position un peu aux marges du problème français. Ils sont en plein dans le problème français puisqu'ils sont citoyens français. Mais il y a plusieurs problèmes ; d'abord leur éloignement géographique fait qu'ils n'ont pas tout à fait les mêmes problèmes que les Occitans ou les Corses.

Et deuxièmement eux-mêmes par leurs réflexions se rapprochent d'autres problèmes dans les Caraïbes ou d'autres problèmes du créole dans le monde entier. Ils ne pensent pas que leur problème est uniquement français, ils ont d'autres soucis, d'autres alliances. Ils font des alliances avec Haïti, avec les Caraïbes anglaises, etc. Donc ce n'est pas tout à fait le même problème.

Troisièmement le problème du créole, nous a-t-il semblé, n'est pas le même problème que le problème des langues indigènes, en France puisque le créole est une langue plus récente avec des apports de métissage de beaucoup d'autres pays. Donc il nous semblait intéressant aujourd'hui de partir du problème créole pour parler de toutes les langues du monde.

Raphaël Confiant n'étant pas là, ce qui a mis nos plans en air, nous allons repartir différemment. Ce que je voulais dire aussi en terme de tactique, parce que pour nous la théorie et la stratégie c'est un peu la même chose. C'est important que je le dise maintenant parce que ça fait partie quand même du débat, contrairement à une espérance que certains avaient de faire grossir le Forum des Langues de Toulouse, qu'il devienne un très grand Forum des Langues du Monde, la plus belle, la plus grande fête au monde des Forums des Langues du Monde, notre objectif ce n'est pas celui-là. Je sais qu'il y a ici des gens d'autres régions, villes, villages aux alentours de Toulouse ou plus loin. Notre objectif maintenant c'est de prendre langue, le mot est bien choisi, avec ces gens, pour mettre nos petites compétences, en tout cas nos relations avec toutes les langues du monde que nous avons, à la disposition de ceux qui voudraient créer des Forums des Langues dans les villes de Midi-Pyrénées plus largement s'il s'en trouve.

Nous avons des contacts avec des Picards qui sont venus au Forum des Langues depuis deux ans et qui maintenant pensent faire un Forum des Langues en Picardie. Nous aimerions et nous sommes là pour répondre à vos questions et vous aider. Nous sommes là aussi pour favoriser l'émergence de Forums des Langues un peu partout en France parce qu'il nous semble que tout le monde ne pourra pas venir à Toulouse et comme ce qui nous intéresse là n'est pas simplement d'avoir des intellectuels ou des artistes mais avoir du public très large qui vient en famille ou autre pour s'intéresser à ces problèmes. Il me semble que l'urgence aujourd'hui c'est qu'il y a des Forums des Langues partout. Et donc je le répète nous sommes là si des gens de Montauban, d'Albi, etc. - à Montauban il y a déjà une initiative avec une fête des cultures - mais s'il y a d'autres gens qui veulent monter des Forums des Langues dans d'autres régions, d'autres villes nous sommes là pour vous aider, pour vous mettre en contact avec toutes les langues que nous connaissons.

Je reviens à deux choses, excusez-moi l'introduction est un peu longue, mais je la pense nécessaire. Je vais lire, je n'aime pas lire mais je vais lire : « Tous les métèques du Monde sur la place du Capitole. Pousser de hauts cris contre le racisme est une chose. En saper les fondements en est une autre. En présentant, à égalité, toutes les langues et les cultures du monde, au coeur de la ville, pour le grand public, nous proposons et construisons une vision nouvelle et positive des rapports entre les peuples. »

Alors je ne veux pas rentrer dans une polémique avec personne mais c'est l'horizon que nous avons tracé, qui est un horizon positif donc pas forcément un horizon de manifestation revendicative. Qu'est-ce que c'est que nous avons établi ? Nous avons établi plusieurs choses. D'abord qu'il n'y avait que des langues tout court. Contre toutes les réductions idéologique, politiques, qui viennent de l'histoire, qui voudraient traiter des langues en tant que patois - les gens qui sont ici savent très bien ce que c'est que l'idéologie du patois - mais il n'y a pas que l'idéologie du patois. Il y a des idéologies plus graves. Celle du charabia qu'on peut entendre ou qu'on peut lire encore. Et puis il y a - comment dirai-je - des réductions idéologiques qui sont beaucoup plus fines parce qu'elles se parent de la scientificité, par exemple les dialectes, qui, si on regarde bien ne sont jamais linguistiques, sont aussi toujours historiques. C'est toujours

le maître qui nomme celui qu'il a dépossédé de son pouvoir, et c'est lui qui nomme la langue du mot préjudiciable qu'il invente pour lui. Alors nous nous sommes donc emparés de la linguistique et de la science, de la culture pour contredire et critiquer cette idéologie.

Que toutes les langues étaient égales entre elles. Ça suscite un débat. Parce que comme le rappelait Henri Meschonnic tout à l'heure, il y a plusieurs significations à l'égalité. Mais ne disons pas que les langues sont égales en droit puisqu'elles devraient l'être mais elles ne le sont pas. Par contre nous disons qu'elles sont égales en fonction. C'est ce qui est extrêmement important parce que jusqu'à aujourd'hui et jusqu'à l'université il y a encore dans ce domaine des gens qui font des hiérarchies entre les langues du point de vue de la fonction. Mais je pense que nous y reviendrons très vite avec Henri Meschonnic.

Un troisième point qui est important c'est que toutes les langues se trouvent placées dans une posture particulière. Là, c'est Félix Castan qui a théorisé dernièrement cette notion de posture et donc il prendra la parole tout à l'heure pour expliquer l'erreur commune d'attribuer à la langue ce qui relevait des discours avec les conséquences catastrophiques que l'on constate, non seulement pour l'analyse littéraire, psychologique, philosophique, linguistique, sociologique, mais aussi pour la politique linguistique et culturelle des États et des organismes internationaux dont certains sont présents aujourd'hui. La discussion d'aujourd'hui va se faire avec Félix Castan qui est le théoricien occitan que je vous ai nommé. Avec Ilona Koutny, je ne veux pas déformer son nom, qui est linguistique, qui vient de Budapest spécialement pour nous parler et qui est spécialiste de l'espéranto. Et autour de la parole cette année de Henri Meschonnic ; je ne sais pas si je dois le présenter plus longtemps, agrégé de Lettres classiques, professeur de linguistique au département de littérature française de Paris VIII, nombreuses publications que vous pouvez trouver sur une table ici en même temps que les livres d'Ilona et de Félix. Je donne la parole tout de suite à Henri Meschonnic sur ce que je viens de dire, à savoir les trois problèmes. Le problème de l'égalité, le problème du caractère des langues, et le problème de la posture des langues.

Henri Meschonnic

Merci. Je crois qu'il faut commencer par une remarque qui n'a l'air de rien mais qu'il faut faire. C'est que contrairement à tout ce qu'on pourrait imaginer, les êtres humains sont des êtres de langage. Eh bien, tout se passe comme si c'était contre nature et un peu contre culture de réfléchir sur le langage. Tout le monde admet qu'il y a une technicité naturelle pour faire de la musique. On ne dirait pas que c'est de l'élitisme que d'obliger à apprendre les notes de la musique pour faire de la musique. Tout se passe comme si, pour réfléchir sur le langage, en réalité on avait de grosses difficultés. C'est parce qu'on est tous, aussi bien les professionnels du langage que les non-professionnels du langage, devant quelque chose de très paradoxal. C'est que tout en étant des êtres de langage, nous n'avons pas de rapport direct avec le langage, c'est pas vrai. Nous n'avons que des rapports indirects avec le langage pour une raison immédiatement compréhensible, c'est que nous ne savons du langage et des langues que ce que nos idées sur le langage et les langues nous permettent d'avoir. Or ces idées elles sont toujours situées, elles sont historiques. Mais n'avons pas de rapport direct avec le langage. Il suffit de regarder

l'histoire de la pensée du langage, il y a des choses qui sont connues et il y a des choses qui encore à l'heure actuelle ne sont pas connues du langage. Il y a beaucoup d'inconnu dans le langage. Et donc ce qu'il faut mettre en avant tout de suite, c'est que tous les termes avec lesquels on peut essayer de penser sont minés. Ce sont des mines antipersonnel que nous employons à chaque mot. Avec la notion d'égalité, c'est ce que Claude Sicre vient de rappeler. Tout se passe comme si le terme de langue en réalité était une véritable cacophonie. Au point où je me demande même si on peut encore utiliser le terme de langue tellement ce mot qui a l'air simple cache de choses.

Claude Sicre rappelait la différence entre langue et discours. Je me suis exercé à réfléchir sur la notion qui a au moins cinq siècles d'existence, de génie de la langue française. En mettant en sous-titre *Essai sur une clarté obscure*. Je me suis immédiatement rendu compte qu'un linguiste ne peut pas traiter du mythe du génie des langues et du caractère des langues. Pourquoi ? Parce que le linguiste, professionnellement, s'il reste dans les limites de sa technicité, d'abord il est soumis aux limites de sa doctrine linguistique, et il y a plusieurs doctrines linguistiques et il y en a qui paradoxalement empêchent de penser les rapports entre la langue et la culture et la littérature et la politique et la religion. Donc il y a à faire un ménage qui n'est pas du tout de l'ordre des professionnels de la linguistique parce que un professionnel de la linguistique est comme tout le monde. Dès qu'il se met à réfléchir sur les rapports entre langue et religion, langue et nation, langue et politique, il est comme tout le monde, c'est-à-dire qu'il dit autant de bêtises que n'importe qui. C'est pas sa technicité qui lui fait une garantie. Et donc c'est extrêmement difficile. Si on aborde cette question du caractère des langues, apparemment c'est une chose simple. Prenez les sonorités de la langue anglaise, évidemment elles appartiennent uniquement aux sonorités de la langue anglaise. Et c'est pareil pour les sonorités de chaque langue. C'est ce que les techniciens appellent une phonologie. Le résultat immédiat c'est que s'il y a à traduire une langue, eh bien, on en conclut trop vite - mais c'est la conclusion traditionnelle - qu'on est placé exactement devant ce que dénonçait tout à l'heure Claude Sicre, devant un fond - c'est le sens, le sens des mots, le sens est traduisible - et puis il y a un résidu de la notion de sens, c'est la forme, c'est entre autre la sonorité. Donc on laisse tomber évidemment la sonorité. C'est l'état absolument courant de la traduction quels que soient les spécialistes des langues. Qu'on regarde les traductions de l'italien, de l'espéranto, de l'allemand, de tout ce que vous voulez. C'est l'état le plus répandu. Or cet état nous masque quelque chose. C'est que si on a à traduire, eh bien, en réalité ce n'est pas une langue, qu'on traduit. On traduit quelque chose qui a été dit dans cette langue. Si par malheur, si je peux dire, ce quelque chose appartient à ce qu'on appelle la littérature, à ce moment-là ça appelle tout autre chose qu'une pensée de la langue. Il faut aussi penser ce qui se passe quand quelque chose est de la littérature. Là on est devant une autre sorte d'infini. Et si on ne pense pas ce que fait la littérature, qu'est-ce qu'on fait ? Déjà on prend le discours qui est une variété de discours, pas n'importe quel discours. Ce que je suis en train de dire c'est du discours, je parle. Et déjà si je dis que je parle ce n'est pas de la prose. Ce n'est plus le maître de philosophie de Jourdain qui peut continuer de régir votre pensée du langage.

« Tout ce qui n'est pas point, vers, est prose ». Eh bien non, quand on parle ce n'est pas de la prose, quand on parle, ce n'est pas de la langue, c'est du discours.

Et la chose littérature est encore un discours très très spécifique, à l'infini, qui demande de travailler sur la façon dont travaille et dont agit ce discours. Il faut déjà faire

la distinction entre la langue et le discours. Ou bien, la langue et la parole. Prenez une langue morte. Le latin passe pour une langue morte. C'est ce que je dirais enseignent certains fossoyeurs de l'enseignement du latin, ou du grec c'est pareil. Si vous enseignez le grec et le latin en disant aux enfants que c'est une langue morte évidemment ça ne va pas les motiver. Ce transport de la notion de vie et de mort sur la langue est déjà quelque chose d'extrêmement contestable. Parce que les langues ne sont pas des organismes vivants. Les mots ne naissent pas, ne vivent pas, ne meurent pas. C'est les gens, c'est vous et moi qui naissons, qui vivons, qui mourrons. Ce ne sont pas les langues. La preuve c'est que si vous avez par exemple, un très beau poème qui a été écrit en latin, eh bien c'est une parole. Le latin comme langue qui était parlée il y a deux mille et quelques années par les Romains, le latin oui n'est plus parlé. Mais toutes les langues romanes continuent de parler du latin et surtout le poème en question c'est une parole qui continue d'agir et d'avoir une activité sur nous. Donc il faut déjà faire la différence entre la langue et la parole. Et entre la langue et le discours, et toutes sortes de variétés de discours. Donc la notion de caractère est un piège. Cela dit on ne peut pas nier que chaque langue ait des caractères, il faut déjà le dire au pluriel. Il y a le caractère de la sonorité, il y a le caractère de l'histoire des mots. Ce qui fait que vous dites des choses dans une langue, vous ne dites jamais la même chose dans une autre langue, même si c'est dans des langues très proches les unes des autres. Plus elles sont proches, plus elles sont différentes en réalité. L'italien et le français sont très proches. Mais ça ce n'est qu'une illusion. Dès qu'on sait, vraiment un peu l'italien, on se rend bien compte que ça n'a rien à voir avec le français. Et c'est évidemment pareil pour l'occitan. Plus ça se ressemble plus ce sont les différences qui sont importantes. C'est exactement la même chose pour les synonymes. Le plus grand auteur de dictionnaires de synonymes de la langue française, Bernard Lafay au XIX^e siècle, voulait intituler son dictionnaire des synonymes *Dictionnaire des anti-synonymes*. C'est parce que plus il y a de ressemblances plus ce sont les différences qui comptent. Donc il y a des caractères, des caractères lexicaux. On s'est aperçu beaucoup plus tard qu'en fait c'était la grammaire qui était l'essentiel des caractères d'une langue. Il n'y a pas deux grammaires pareilles. Mais ça ne suffit pas. Il y a aussi le rythme. Il y a toute une autre sorte de rythmique qui est ce que j'appelle la prosodie, c'est-à-dire l'organisation des consonnes et des voyelles. Et il y a ce que chaque discours en fait.

Donc la première chose à faire avec les choses du langage c'est d'être extrêmement prudent, de nous méfier de toutes les illusions de confusion. Je tenais à entamer pour l'instant que le rapport entre la langue et le discours. Il y a tous les rapports entre la langue et la littérature, il y a tous les rapports entre langue et culture, entre langue et politique, langue et nation. Je pense que c'est ce qui peut contribuer à nous faire réfléchir pour ne pas nous faire avoir par les termes mêmes les mieux intentionnés avec lesquels on mène ce genre de discussion. Claude Sicre a évoqué la francophonie. Si je lis le discours sur la francophonie actuelle, je suis obligé de faire la remarque que si la francophonie c'est la pluralité du français et des français, des langues françaises, eh bien, on ne peut pas vouloir à la fois la francophonie et continuer de tenir le discours de Rivarol sur l'universalité de la langue française, qui est une universalisation et toujours un centralisme. Il faut savoir ce qu'on veut, on ne peut pas vouloir à la fois Rivarol et la francophonie.

Claude Sicre

Je voudrais donner la parole à Félix Castan.

Félix Castan

Sur quel thème?

Claude Sicre

Sur celui que nous avons lancé. Vas-y, tu n'as pas besoin de moi.

Félix Castan

Je vais rebondir sur ce qu'a dit Henri Meschonnic. Ce que vient de dire Henri Meschonnic me rassure parce que je ne suis pas linguistique et par conséquent je n'aurai garde de m'aventurer sur le terrain de la linguistique à proprement parler ; et j'ai beaucoup de mal à parler des langues en tant que telles, en tant que science des langues.

Si je pouvais prendre une référence, je dirais, il en est des langues comme du temps dont parlait Saint Augustin « Tant qu'on ne fait que le vivre, on croit qu'on sait ce que c'est. Quand on regarde et qu'on essaie de l'analyser on ne sait plus ce que c'est ». Les langues c'est un peu sans doute le même phénomène qui se passe avec le temps de Saint Augustin.

Pour moi, le discours de Meschonnic est tout à fait essentiel. C'est la base d'une réflexion à laquelle nous ne pouvons pas échapper. Mais je voudrais prendre les choses sous un autre angle, par un autre bout. Pour moi une langue c'est d'abord une littérature. C'est la littérature qui fonde la langue d'une certaine manière. Et je sais de quoi je parle si je parle d'une littérature. Je ne sais pas de quoi je parle si je parle d'une langue. En tant que connaisseur, que lecteur de littérature, je sais de quoi je parle. Et je sais par exemple, que en langue occitane il y a des écrivains qui parlent des langues très différentes entre elles mais en réalité ils participent de la même problématique littéraire. Les Gascons parlent une langue plus éloignée du languedocien et de l'occitan fondamental que les Catalans. Mais en réalité les Catalans appartiennent à un autre monde. Ils ont une autre problématique, une autre littérature tandis que les Gascons appartiennent à la littérature occitane. Ils font malgré leur différence de caractère dialectal, j'emploie le mot dialectal ici, malgré leur différence linguistique, ils appartiennent à la problématique de la littérature occitane. Ils appartiennent au débat qui est institué dans la vie littéraire que nous constituons tous, des Alpes à l'Océan.

Ceci étant dit, je veux dire qu'il y a, je pense que le grand problème c'est le problème de la survie de notre langue, c'est le problème du maintien d'une langue qui est en passe de disparaître, en passe de mourir. Comment se pose le problème pour nous, à mon sens ? À mon sens il se pose non pas en terme linguistique mais en termes littéraire et culturel. Je ne pense pas qu'une langue puisse se sauver par ses propres forces. Une

langue ne se sauve pas par ses propres forces parce qu'une langue c'est l'expression d'autre chose qu'elle-même.

Lorsqu'un écrivain écrit en occitan, il utilise sa langue pour faire une littérature. Mais quand un pédagogue ou un militant veut sauver sa langue occitane, il se sert de sa culture pour tirer la langue occitane à lui. C'est-à-dire qu'il part de la culture et non pas de la langue. C'est la culture qui est le ressort d'une langue, qui est la force d'une langue, qui est sa chance de survie. Il est évident que toutes les langues du monde doivent être sauvées. Mais je dois dire que c'est une position de caractère très général à laquelle nous souscrivons à 100%, entièrement. Je dirais d'une manière un peu simpliste, lorsqu'une langue disparaît, c'est un peu une lobotomie dans le cerveau de l'humanité. C'est-à-dire qu'il va manquer quelque chose à la capacité créatrice de l'humanité toute entière. Ceci étant dit la culture occitane, la littérature actuelle, la langue occitane est dans une situation très particulière par rapport aux autres langues.

Elle l'est très particulièrement de deux manières. Premièrement parce qu'elle n'a pas mémoire politique linguistique. Et il y a peu de langues qui soient dans cette situation. Par conséquent elle n'a pas un support matériel fort. Deuxièmement, le centralisme français a fait de tels ravages dans notre pays qu'elle est à la limite de la disparition. Et en particulier il se trouve que dans ce pays occitan tout le monde sait parler français. Par conséquent il n'y a pas d'insulte de la part de l'État français à parler à ce peuple dans une langue qu'il comprend. On ne fait pas insulte à parler français à un Occitan parce qu'il comprend. Il y a cinquante ans, il y avait des monolingues occitans qui ne comprenaient pas le français, qui étaient incapables de répondre en français. C'était une injure, une insulte. Par conséquent le sauvetage de la culture occitane, de la langue occitane passe par d'autres chemins que l'enseignement proprement linguistique, l'enseignement uniquement linguistique. Je pense qu'ici il faut réfléchir aux valeurs dont cette littérature est le véhicule. C'est par ces valeurs que la culture occitane que la langue occitane peut se sauver.

Alors je dirais qu'il y a trois niveaux. Ces trois niveaux sont importants et on peut être formel à chacun de ces niveaux. Quand on a dans un pays deux langues, pour un pédagogue, il est impensable qu'on n'utilise pas les deux langues pour former les gens de ce pays. C'est inconcevable qu'on n'utilise pas la chance extraordinaire qu'ont les enfants de pouvoir accéder rapidement dans leur enfance à deux langues parce que c'est le meilleur des exercices intellectuels, le meilleur des exercices spirituels. C'est une formule de pédagogie fondamentale. Et un homme, je le disais l'autre jour, un homme qui sait deux langues en vaut deux. Ceci c'est l'aspect personnel, formateur de la langue. Il y a un autre aspect, c'est le deuxième niveau. C'est le niveau de la décentralisation. Nous sommes dans un pays qui est hypercentralisé. On parle depuis plus de cent ans de décentralisation en France et personne n'est capable de la faire. Pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas faire la décentralisation à partir du centre. On ne peut faire une décentralisation, c'est-à-dire une pluralité de la vie culturelle, une résurrection des capitales, des villes dans ce pays que si on s'appuie sur des littératures, des cultures qui sont irrécupérables par le centre, c'est-à-dire qui ont une autre langue à leur usage. Et sans l'intervention de la littérature occitane, la culture occitane, il est inconcevable qu'une décentralisation puisse avoir lieu en France. Je pense qu'il y a là une fonction nationale à laquelle tout le monde peut se rallier, c'est-à-dire tous les Français de France doivent sentir que la permanence, la persistance d'une culture comme la culture occitane est utile à la France entière, à tout le pays, à toute culture française. Et que si la culture

française se maintient dans l'état d'unitarisme dans lequel on est, elle ira vers son déclin. Parce qu'une culture ne peut se maintenir que dans la dialectique des pôles culturels qui dialoguent entre eux.

Ceci étant dit - je suis peut-être un peu long, je vais finir rapidement - je pense que ça n'est peut-être encore pas suffisant. Je pense qu'il y a encore d'autres fonctions de la littérature et de la culture occitanes. Cette culture n'est pas seulement une culture importante du territoire français. C'est une culture qui a fondé l'Europe. C'est une culture sans laquelle on ne peut pas parler de l'Europe. La culture occitane a été la première culture européenne. Elle a été la première par les troubadours, mais aussi il suffit de regarder à Toulouse ce que représentaient les XI^e et XII^e siècles à Toulouse. Le XII^e siècle c'est Saint Sernin, c'est l'art roman qui est fondé sur une idéologie proprement occitane, l'idéologie de la Paix de Dieu qui est sortie des conciles occitans de la fin du X^e siècle, des environs de l'an Mil. On ne peut pas concevoir l'Europe si on ne considère pas qu'à l'origine de l'Europe il y a eu un acte fondateur qui vient de ce pays, de l'Occitanie. C'est l'Occitanie qui a rompu avec les civilisations antiques. C'est l'Occitanie qui a fondé la modernité européenne. Elle l'a fondée par ses recherches plastiques dont je vient de parler ; par son art roman à l'âge roman. Elle l'a fondé aussi en créant la première littérature réelle. La littérature française est une littérature qui n'est pas, à son époque, au temps des chansons de gestes, qui n'est pas une littérature parfaitement autonome. Elle dépend de la politique, des idéologies, etc. La première littérature qui se soit fondée sur l'autonomie du littéraire, sur l'autonomie de l'acte créateur, c'est la littérature des troubadours. Et par là, elle renvoyait dans le passé toutes les littératures antiques. Elle fondait le principe même sur lequel la culture européenne s'est constituée.

Par conséquent nous ne pourrions pas concevoir l'Europe dont il est question aujourd'hui. On ne peut pas concevoir la culture européenne dans son unité si l'on ne se demande pas comment de cette unité fondamentale, celle du XII^e siècle, ont dérivé les cultures particulières qui ont été les cultures nationales. Il y a là un problème linguistique fondamental qui est fondateur de l'Europe. Je ne m'en tiens pas là. Aux XVI^e, XVII^e siècles, la chrétienté, ayant été abolie, ce sont les nations qui ont émergé, qui se sont substituées à la communauté chrétienne. Ces nations sont la pluralisation de la vie européenne.

Par conséquent à la fin du XV^e siècle tout le monde s'est posé le problème de la nature des nations ; comment se construiraient les nations. Eh bien, il y a dans le Sud, en Occitanie, des juristes, des écrivains, des intellectuels de toutes sortes qui se sont posé la question et ont donné, qui ont élaboré une conception de la nation, dont je dois dire que personnellement c'est encore la mienne parce qu'elle n'est pas encore réalisée, parce que c'est une nation qui à la fois avait pour fonction de fonder la paix dans le monde, la paix entre les peuples et donc une nation pluraliste à laquelle tout le monde pouvait adhérer.

Les Occitans, du fait de leur passé, du fait de leur tradition n'ont jamais pensé la nation pour eux-mêmes, ils ont toujours pensé la nation pour tout le monde. Une nation dans laquelle ils adhéraient comme un peuple parmi les autres. Cette notion politique de la nation, non pas ethnique et non pas linguistique, cette notion politique de la nation il me semble que c'est la nation d'avenir. C'est-à-dire concevoir, proposer une nation dans laquelle tous les peuples, tous les citoyens peuvent adhérer dans un esprit d'égalité avec leur culture, leur langue, tout leur potentiel propre. Ceci c'est le deuxième acquis de la

culture occitane, une valeur fondamentale que nous opposons à la conception centralisée, unitariste qui s'est créée avec Richelieu, avec Louis XIV, avec la Révolution française et surtout avec les Bonaparte.

Alors pour finir, je voudrais faire une allusion, de caractère encore cosmopolite, de caractère général et européen. La littérature occitane, contemporaine, c'est une littérature qui est, par rapport, à la littérature française, une sorte de contre-littérature. C'est une littérature qui dit tout ce qui ne va pas dans la littérature française. Les écrivains occitans écrivent en occitan pour dire que la littérature française ignore certains problèmes. Elle ne donne pas toutes les réponses qu'il faut donner au monde auquel nous appartenons. Et en partie du fait de sa posture, du fait de sa position, la littérature occitane, qui se situe au même niveau de science et d'universalité que les autres littératures environnantes, cette littérature occitane s'appuie sur une langue qui n'a pas de statut politique et qui a un statut écologique. J'insiste beaucoup là-dessus. Les langues bien sûr ont toutes leurs difficultés, elles sont irréductibles les unes aux autres. Mais la langue occitane a cette caractéristique qui s'ajoute à toutes les difficultés de toutes les langues, c'est qu'elle a un statut purement écologique. C'est-à-dire qu'elle adhère aux environnements, elle adhère aux choses, elle adhère à l'environnement de l'être humain. Et à partir de la situation de sa langue, la littérature occitane a inventé au XX^e siècle, je dis bien au XX^e siècle, les écrivains vivants que je connais, que nous connaissons tous, ont inventé une littérature qui est une manière d'habiter le monde, une littérature écologique et non pas une littérature qui s'appuie sur le destin d'une capitale et qui impose ses conceptions de manière autoritaire à l'ensemble du monde. C'est une littérature qui parle de la pluralité culturelle, qui parle d'adhésion à l'univers et au cosmos. C'est une littérature qui est proche de ce qu'on peut espérer pour la culture du XXI^e siècle.

Claude Sicre

Le fond et la forme. Félix Castan parle de cette pluralité et c'est justement cette pluralité, c'est justement notamment par la pensée de Félix Castan que nous avons pensé à organiser non pas une fête narcissique de la langue occitane comme on nous y conviait, mais une fête de toutes langues du monde, organisée comme par hasard par des occitanistes. Alors on s'est lancé avec Meschonnic puis avec Félix, dans les relations très étroites entre la langue et le discours. Ce n'est pas pour revenir en arrière, mais nous devons, parce que je sais que beaucoup de gens se le posent nous poser d'autres problèmes. Et nous reviendrons sur le problème de langue et culture très vite. C'est ce que nous avons en face de nous. Quand nous parlons avec les gens de la politique linguistique, quels sont les arguments, les développements que nous entendons ? Ce que nous entendons, d'abord, c'est le développement de la pluralité des langues, et des cultures, contre la peur d'une certaine uniformisation. Et alors face à cette uniformisation qui est pensée, peut-être réelle, on pourra en parler, qui est peut-être un danger totalement illusoire, face à cette uniformisation, des gens se dressent avec certaines solutions. La solution que nous avons privilégiée ici, c'est la solution de la pluralité. Mais d'autres solutions sont apparues dans le monde et notamment au XIX^e siècle une solution importante, c'est la solution le l'espéranto qui est partie d'une utopie généreuse du docteur Zamenhof.

Henri Meschonnic

...littéraire, il y a toute une littérature en continu depuis l'hébreu médiéval jusqu'à l'hébreu du XVIII^e et du XIX^e siècles et puis l'hébreu du XX^e évidemment. C'est un acte politique qui a transformé l'hébreu en langue courante, langue officielle, l'une des langues officielles de l'État d'Israël. Donc il ne faut pas faire une erreur de type théorique et pratique et donc de type historique sur l'hébreu. L'hébreu d'aujourd'hui n'est pas du tout une langue artificielle. Sans compter que le paradoxe quand on sait un petit peu les choses ; et je suis désolé, je connais bien le travail d'Hagège. Hagège adore la typologie des langues. Mais moi, je ne connais pas toutes les langues dont parle Hagège à travers des descriptions de deuxième ou de troisième main. Mais quand il parle de l'hébreu effectivement je constate qu'il dit beaucoup de bêtises ; c'est désolant mais c'est comme ça. Ça m'inquiète pour les langues que je ne connais pas et dont il fait mention. Cela dit concernant l'hébreu...

intervenante du public, inaudible.

Eh bien écoutez, excusez-moi, mais je ne connais pas un seul linguiste en France qui prenne Hagège au sérieux. Je suis désolé, là le problème n'est pas Hagège, le problème est celui de la diversité des langues et de leur historicité. Voilà, il y a une historicité de l'hébreu, elle est en continu. Il faut bien voir l'effet du politique et du culturel sur les langues. Et c'est ce qui fait que je reviens à mon point de départ. Quand on dit langue, sans s'en rendre compte on ne sait pas ce qu'on dit parce qu'on dit beaucoup de choses à la fois. Et c'est exactement pour ça qu'on s'est réuni, pour savoir tout ce qu'on dit quand on prononce le mot langue. On dit infiniment plus que ce qu'on croit qu'on dit et certainement la langue est infiniment plus que la langue.

Claude Sicre

À cette heure ici, pardon, on va s'adresser au public, ça reviendra peut-être.

Et s'il y a des questions sur l'espéranto tu pourras répondre aussi Ilona, mais on ne va pas s'éterniser sur ce débat.

Alors Jacques Taupiac et Jean Vilotte.

Jacques Taupiac

Je vais d'abord apporter un témoignage. J'étais il y a cinq ans dans un congrès international à Valence et j'ai entendu un monsieur qui était allemand qui engueulait un monsieur qui était espagnol ; et ils s'engueulaient en espéranto. Donc l'espéranto est une langue dans laquelle on peut s'engueuler et dans laquelle il y a de l'affectivité. Je prends un second exemple. Monsieur est polonais, participe à un congrès international, il y a 20 ans. Mademoiselle est hongroise. Ils tombent amoureux l'un de l'autre, ils se marient, ils habitent dans je ne sais plus quel pays, et la langue de la famille est l'espéranto. Fatalement c'est une langue où il y a de l'affectivité où il y a des choses qui ne sont pas uniquement au niveau de la norme abstraite mais au niveau de la connotation. Ça ne sera

pas le même espéranto que si monsieur était polonais et si madame était russe. De même que le français de celui qui parle à Paris, dans le sixième arrondissement n'est pas celui de Montauban ou celui du Québec. Il y a une affectivité qui n'est pas la même.

Il y a autre chose qui me gêne beaucoup, c'est quand on parle de langue artificielle. J'ai envie de donner un exemple. L'espéranto est une langue où il n'y a aucune irrégularité grammaticale. Quand je parle français, je dis l'homme et la femme, le frère et la sœur, l'oncle et la tante et ça me fait deux mots à apprendre. Si je suis Chinois ça me fait deux mots à mémoriser pour cette notion. Si je suis Espagnol, je dis *el hermano, la hermana*, aucun effort à faire ; *el tío, la tía*. Donc, l'espagnol sur ce point-là ressemble à une langue artificielle parce qu'il n'y a aucune irrégularité. Eh bien, l'espéranto c'est toute la langue qui est comme ça. Autrement dit, il y a dans les langues naturelles l'embryon de l'artificialité qui est systématisé dans l'espéranto.

Une dernière chose qui me gêne dans ce que dit Monsieur Meschonnic, même si j'ai beaucoup de respect pour lui, c'est quand il nous dit : « l'espéranto ne m'intéresse pas ». Ça me gêne beaucoup parce que dans la mesure où c'est la langue de l'affectivité de certaines familles, dans la mesure où c'est un phénomène social qui existe, moi personnellement, je ne me permettrais pas de dire que telle ou telle langue que je ne connais pas, ne m'intéresse pas. Parce que je ne connais pas ces gens-là, je les respecte.

Et une deuxième chose qui me gêne aussi, c'est quand on dit que l'espéranto, je simplifie, excusez-moi, n'a pas de culture. Ça me fait penser à ce monsieur qui s'appelait je crois Gaston Paris au XIX^e siècle et qui disait l'occitan n'a pas de syntaxe. Il ne l'avait pas étudié et depuis que Robert Lafont a fait son livre sur la syntaxe occitane, nous savons très bien que l'occitan a de la syntaxe.

J'ai 30 secondes de plus ? Merci. Alors je vais signaler qu'il existe une littérature en espéranto. Zamenhof a commencé par écrire des choses en espéranto. Il y a non seulement une littérature de traduction mais une littérature de création directe, et si on ne l'a pas touché du doigt c'est simplement une chose que l'on affirme, pas plus. Je pense que toute langue est respectable. Je suis occitan, je suis occitaniste ma langue naturelle c'est l'occitan. L'espéranto, je le connais mal et par conséquent je pense qu'il faut respecter toute langue et même respecter l'espéranto malgré tout ce qu'on peut dire sur son caractère artificiel et puis sur tout ce qu'on dit. Une chose qui me gêne aussi c'est que quand même une langue c'est fait pour se comprendre et l'espéranto c'est bien pratique pour ça.

Claude Sicre

Il y a une question de Jean Vilotte.

Il faut parler c'est bien, mais il faut écouter, Jacques. On a dit tout à l'heure qu'une langue n'était pas faite pour se comprendre, pas uniquement en tout cas.

Jean Vilotte

Je voudrais revenir sur le premier point traité, celui de l'égalité.

Claude Sicre

Jean attend, il veut annoncer quelque chose. Laissons-le annoncer.

Clown

Inaudible

J'ai travaillé dans le monde entier, eh bien on apprend à parler avec l'école de la vie.

Jean Vilotte

Je voudrais revenir sur le premier point qui avait été évoqué, celui de l'égalité. On avait parlé de la distinction qu'il fallait donner au mot égalité. C'est-à-dire l'égalité formelle, l'égalité formelle des langues peut aboutir aux extrémismes les plus réactionnaires. Ensuite on avait parlé, plutôt de l'égalité fonctionnelle, l'égalité des langues elle vient de leur fonction c'est-à-dire de produire un discours. Enfin la dernière, l'égalité en droit. Et là nous abordons le problème politique de l'égalité en droit des langues. C'est vrai que dans les années 80, malheureusement cette thématique-là a été déviée par l'école du droit à la différence.

Dès qu'on parlait des langues on nous renvoyait au droit à la différence et ça je ne pense pas que ce soit très positif parce que la démocratie précisément c'est faire des choix. Et les choix, ils ne font pas dans l'acceptation d'une différence, dans les ghettos ; si vous voulez, pour être rapide. Donc je pense que ce que nous devons mettre en œuvre c'est la pluralité ; quelle philosophie de la pluralité ? En France, quelle stratégie par rapport à ça ? Je pense que si nous sommes là chaque année, dans un débat, à Prima de las Lengas, au Forum des Langues du Monde c'est pour faire avancer cette stratégie. Aujourd'hui le thème c'est quel sens donnons nous à l'égalité ? Essayer de définir cette égalité pour qu'elle serve précisément cette stratégie. Et donc, c'est la question que je pose aux intervenants, d'éclaircir un peu ce thème-là. Je pense qu'il n'est aujourd'hui pas très clair et en tout cas souvent dévié lorsqu'on essaye d'en parler.

Henri Meschonnic

Je crois qu'effectivement on est ici pour réfléchir là-dessus et ce que je voudrais vous répondre c'est qu'il me semble que si on pense le politique seul, on manque énormément de choses qui pourtant ont l'air de concerner la politique des langues. On sait ce que c'est la politique des langues, la politique de la langue française en particulier, on connaît bien son histoire. Mais si on prend, il me semble, la question du rapport entre la langue et le politique uniquement en terme identitaire, en terme de différence, il me semble qu'on ne pense pas suffisamment le problème. Il y a deux choses là, il y a faire la différence, à distinguer entre l'altérité et la différence. Or, si on regarde l'histoire de l'art, il y a deux exemples qui peuvent nous apprendre quelque chose sur ce plan-là au XX^e siècle, c'est le primitivisme et l'histoire de la traduction.

Le primitivisme, c'est la découverte que l'art africain et océanien c'est de l'art. C'est les artistes qui découvrent ça. Ce ne sont pas les anthropologues et les ethnologues qui avaient pourtant amené le matériel. Ce qui apparaît par là c'est que c'est en reconnaissant les autres comme autrui, c'est-à-dire comme artistes - les artistes africains, océaniens, traditionnels - qu'ils s'inventent eux-mêmes les artistes des années 10, 20, ils inventent l'art européen. Et qu'est ce que ça montre ? Pas du tout l'opposition entre identité et altérité. Ça montre que l'identité n'advient que par l'altérité.

Et ce qui se passe avec le terrain de la traduction qui est un très bon terrain d'observation de ce qui se passe entre les langues ; eh bien, c'est que la façon de traduire change au XX^e siècle. On connaît bien toute l'histoire de la traduction dans le monde occidental, on connaît ses différentes étapes à partir des textes sacrés aux textes profanes. Le fait c'était des textes sacrés, c'était tellement sacré qu'on risquait le bûcher si on y touchait ; et donc c'était forcément du mot à mot. Au XVII^e siècle est apparue la belle infidèle parce qu'on changeait complètement d'unité et qu'on passait au profane.

Si on regarde les transformations de la traduction dans toute son histoire, là aussi ce qui apparaît, c'est que les bonnes traductions, celles qui continuent de travailler, de faire un travail qui est le même travail que l'œuvre littéraire originale, ce n'est pas du tout ce travail de recopiage lamentable des traductions qui ne traduisent que le sens. Qu'est ce qui se passe dans ces belles traductions ? Il y en a qui ont autant de bouteille que des textes originaux. Eh bien, c'est que là aussi l'identité, c'est-à-dire l'invention de quelque chose qui n'existait pas auparavant, n'advient que par le rapport à une altérité. Saint Jérôme par exemple, qui était très critiqué par Saint Augustin ; Saint Jérôme hébraïsant à fond le latin, c'était du très mauvais latin. Eh bien, sa traduction est encore lue par Claudel.

Tout ça pour dire que, à mon sens, si on veut penser la politique des langues, il faut admettre une chose, et là, la littérature comme poste d'observation sur ce qui se passe dans une société, est indispensable. C'est-à-dire qu'à mon sens il faut tenir ensemble l'observation de tout ce qui passe dans les langues et le langage, mais je dirai bien aussi le langage, la théorie du langage, c'est-à-dire l'analyse de ce qui fait que par exemple une œuvre est une œuvre de littérature. Et donc, là on passe, en continu de l'analyse du langage à l'analyse de la littérature ; puis à l'éthique parce que qu'est-ce qui se passe dans une œuvre littéraire ? C'est l'invention d'un sujet. Dès que vous lisez une œuvre littéraire qui est très importante, qui continue d'avoir une activité, vous advenez à quelque chose qui est votre propre invention par la lecture. C'est ce rapport qu'il y a entre écriture et lecture. Autrement dit, quand on pense ensemble la théorie du langage, la théorie de la littérature, l'éthique et le politique, alors à ce moment-là chacun des termes transforme les trois autres.

Autrement dit, il faut pour penser le politique et la politique des langues, il faut qu'il y ait aussi de l'éthique, il faut aussi qu'il y ait aussi de la pensée de la littérature, et il faut aussi qu'il y ait de la pensée du langage. Sinon, si on continue de penser la politique toute seule, on a devant soi que les actes politiques qui interviennent sur la langue et à ce moment-là, on est très démuné pour sauver justement ce qu'on veut sauver, c'est-à-dire les identités culturelles.

Public

Excusez-moi, il s'agira d'interventions un peu décousues parce que à ce moment de la journée est assez difficile de faire autrement. À l'affectivité prêtée à l'usage domestique de l'espéranto, je vais répondre à mon ami Taupiac une bonne chose : quand j'ai conçu ma fille, je ne me suis pas demandé dans quelle langue je la concevais, d'autant plus j'avais un peu forcé sur le champagne, cela dit je ne me plains pas du tout du résultat.

Concernant les interventions plus ou moins artificielles sur des langues dites naturelles, en réalité il s'agit de séries d'aménagements qui s'étirent, comme mon collègue Meschonnic l'a très bien dit, tout au long de l'histoire. C'est-à-dire qu'à un moment donné, il y a une masse critique de faits qui dit que l'on est obligé d'entériner le changement, de légiférer sur le changement. Et il ne s'agit que de cela ; et les réformes orthographiques ce n'est pas que cela.

Il y a une question qui est venue dans le débat et qui est extrêmement passionnante, c'est l'utilisation faite du mythe de Babel. Alors, il a d'abord été pensé dans le contexte hébraïque. Là il y aurait tout un discours exégétique à tenir qui n'est pas de mise ici et pour lequel d'ailleurs je serais tout à fait incompetent. Mais c'est ce qui se passe au Moyen Âge quand les gens du Moyen Âge se mettent à raisonner à partir du mythe de Babel. Bien entendu, au départ, il y a le point de vue théologique, qui est très fort, très présent. Mais on constate dès le Moyen Âge une émancipation par rapport à ce point de vue théologique strict. L'exemple le plus magistral c'est lui de Dante. Dante à partir du mythe de la tour Babel, essaie de donner une explication rationnelle de la diversité linguistique. C'est d'ailleurs dans ce contexte de réflexion qu'il propose pour la première fois la classification des langues néo-latines, des langues romaines. Tout ça me paraît d'une cohérence absolue. Quant aux langues artificiellement créées, je rappelle que la tentative de Zamenhof n'est pas la première de l'histoire. Quelqu'un comme Leibniz y avait très profondément réfléchi mais il en avait aussi conclu aux limites. Lui-même qui était philosophe, avait conclu très vite aux limites d'une telle expérience.

Claude Sicre

Manu Théron de Gacha Empega.

Manu Théron

Ciao à tout le monde.

Il y a un truc qui est assez confus dans ma tête, depuis le début. En effet, il me semble que ce n'est pas que dans ma tête parce que c'est peut-être aussi à l'origine de votre conflit à vous. Je n'ai pas bien compris ce que vous appelez langue, je n'ai pas compris ce que vous appelez culture, et, je ne comprends pas les rapports que vous fondez entre les deux notions. Et j'aimerais bien savoir parce que tout le débat, tout ce que j'entends depuis tout à l'heure m'est complètement inutile si je ne sais pas ce que vous admettez comme langue et ce que vous admettez comme culture. Voilà, si vous pouvez m'éclaircir un peu les uns et les autres.

Claude Sicre

Merci Manu pour cette question. C'est un peu la question habituelle parce que si on pouvait définir les choses avant d'en parler on n'aurait plus besoin d'en parler. Mais enfin je pense que Henri va te répondre quand même.

Henri Meschonnic

Je vais essayer de répondre.

On a un mot en français, le mot langue. Souvent on entend comparer le français à d'autres langues comme le russe ou l'allemand comme ayant un avantage parce qu'en français il y a deux mots, langue et langage. Alors qu'en allemand il n'y en a qu'un. C'est déjà confondre les mots et les concepts. Il suffit d'ouvrir n'importe quel dictionnaire et surtout dès que vous ouvrez des ouvrages de linguistique, effectivement vous vous rendez compte que les mots ont plusieurs sens. Tout le monde s'en doute, tout le monde le sait. Le mot langue n'est pas le concept de la langue. Le mot désigne couramment quelque chose sur quoi tout le monde s'accorde et c'est vrai, j'ai beaucoup aimé le rappel que Félix Castan faisait du passage du Saint Augustin sur le temps ; on le vit, on a beaucoup plus de mal à le définir.

Je ne dirai pas mais en même temps je le dis, je vais avoir l'air de me réfugier derrière la définition en gros de Saussure dans la mesure où Saussure est quelqu'un sans qui toute la pensée du langage au XX^e siècle ne serait pas ce qu'elle est. Or Saussure invente une notion qui n'existait pas du tout avant lui. C'est une note simple mais difficile parce que tout ce qui est simple est difficile, les choses compliquées ça n'a rien à voir. Donc il invente la notion de système.

La langue, si on prend à partir de Saussure, c'est un système de signes. Savoir si ces signes sont naturels ou s'ils sont conventionnels, c'est déjà un vieux débat qui remonte à Platon, c'est-à-dire au débat entre nature et culture. On ne va pas entrer là-dedans. C'est un fait historique, on a en français des mots, on en hérite, peu importe leur origine et leur rapport à la nature. Donc une langue c'est un système de signes dans lequel s'expriment tous les gens qui constituent un groupe humain. Il se trouve, c'est pas par hasard, que ce groupe humain a souvent coïncidé avec la nation. D'où un certain nombre de conflits et d'ambiguïtés parce qu'il y a des nations qui ont évidemment plusieurs langues, c'est déjà un aspect du problème. Une langue c'est un système de signes, signes au sens où seul les mots sont des signes. J'ai entendu tout à l'heure parler de la musique du langage, de la musique des mots. Personnellement je me refuse à employer de telles métaphores parce que me dis que ce genre de métaphores empêche de penser le langage. La musique c'est la musique, le langage ce n'est pas de la musique. Essayez de dire « ceci est une table » avec des notes de musique. Les notes de musique ne sont pas du sens, ce ne sont pas des mots, ce ne sont pas non plus des lettres de l'alphabet. Donc, rien ne ressemble au langage et il n'y a pas de musique dans le langage. Ce qu'on appelle la musique du langage, il y a eu un très bel article dans les années 30 d'un très grand poète anglais qui s'appelait justement *Music of poetry* où il disait ce qu'on appelle la musique de la poésie, c'est les associations de sens qu'on fait entrer les mots. Autrement dit, c'est déjà la culture, c'est déjà ce qui fait que tel mot vous fait penser à tel autre. Je ne sais pas si c'est très satisfaisant, mais disons que la langue

définie ainsi c'est un système de signes, signe au sens où seul les mots ont un signifiant, un signifié, une forme, un sens, etc.

La culture c'est tout ce que les gens ont vécu, c'est toute leur histoire, c'est tout ce qu'ils ont imaginé, tout ce qu'ils ont ressenti et qui constitue une unité qui est faite elle-même de diversité. Je n'ai pas d'autre définition sinon qu'il y a déjà un débat là-dedans qui nous fait retourner sur la notion de langue naturelle. Il y a deux sens sinon bien plus à culture. Il y a la culture au sens ethnographique, il y a la culture au sens des arts et des lettres. Eh bien, il y a tout ça ensemble dans une culture. Il y a certainement la façon de manger, la façon de se vêtir, la façon de plaisanter ensemble, les plaisanteries que l'on fait dans une langue, elles sont souvent très spécifiques à cette langue. C'est tout ça une culture. Il n'y a pas de degré inférieur et de degré supérieur. La culture au sens des arts et des lettres est en continu avec la culture au sens culinaire ou vestimentaire. Ça fait un tout qui est justement l'ensemble des cultures qui se développent dans une culture, c'est ce que je peux dire. Je ne dis pas que ça soit complètement satisfaisant. Mais approximativement c'est ça que je peux dire. Il est évident qu'on n'a pas la même culture quand on n'a pas la même langue.

Claude Sicre

Est-ce qu'il y a d'autres questions ? Bernard Ferré ? Attends un peu Agafet, on sait que tu concluras. Quand il va commencer à pleuvoir, on va se passer la parole.

Bernard Ferré

En ce qui me concerne, je trouve que dans la conversation on a trouvé de la ressource pour la confrontation et c'est déjà quand même une bonne dimension dans la langue.

Ma question est beaucoup plus stratégique. Je trouve que dans le débat qui se tient ici, ce qui doit être privilégié est la perspective. Dans ce sens, il ne suffit pas d'avoir un message officiel au début du débat, il faut voir comment on peut le prolonger et donner une consistance à cette espèce de souhait qui semble universel mais qui malheureusement ne se réalise pas toujours comme à Toulouse. Comment à travers notre débat issu d'une revalorisation de l'intérêt pour la langue occitane, comment donc à partir de ce débat, on peut trouver suffisamment de racines dans le futur qui nous viendraient du passé ? Comment, comme l'a dit Félix, trouver dans cette notion de posture, dans la spécificité historique de la langue occitane dans son apparition comment peut-on trouver ce branchement sur un environnement tout à fait nouveau, tout à fait modifié depuis les origines depuis le XII^e siècle ?

Je pense que notre environnement y compris linguistique a été très modifié. Donc comment utiliser ces ressources, et la notion de posture est un concept approximatif qui peut être nous rapproche d'une tentative de solution, mais à mon sens qui n'est pas, mais les hésitations qui ont été marquées à le définir sont des préventions plutôt que des affirmations, comment se fait-il donc que cette notion de posture qui serait une ouverture par rapport à l'histoire de l'Occitanie, par rapport à l'avenir d'un débat sur les langues du monde, pourrait amener surtout à dénoncer les impostures ? D'une part ce ne serait déjà pas si mal, et quand j'ai lu l'ouvrage de Meschonnic, *De la*

langue française, j'ai trouvé que déjà la première imposture du génie de la langue était bien pointée, donc continuons ce travail de critique.

Et comment le valoriser en le faisant adhérer à un contexte modifié, et je trouve qu'on devrait prendre en considération ici, ce qu'on voit sur les murs des villes, les tags, et ce qu'on entend souvent chez les groupes musicaux des jeunes, le rap. Je trouve que là nous nous trouvons dans une présentation d'un système qui n'est pas celui de Leibniz, ce n'est pas la *Matesis Universalis*, ça n'est pas celui de Saussure mais c'est un système qui remet en cause quelque chose de plus fondamental. C'est le monopole du signifiant tel que les langues l'ont établi, l'ont académisé, l'ont restauré, de tous les effets de la politique, et tel que, aujourd'hui la vie, la culture le met en cause. C'est là qu'il y a un rapport où la stratégie du passé et celle du futur peuvent faire alliance et peuvent amener à une ouverture de solutions, peut-être pas la solution universelle, voilà le grand mythe, croire que l'universalité serait cette pensée unique, enfin réalisée pour tout le monde sans que ça ne blesse personne alors que, le problème c'est de savoir trouver dans l'universel l'ouverture à l'universel. Ce que Félix dans sa pluralité démonstrative à travers la notion de nation établissait, je crois qu'il faut l'établir également dans la langue. C'est là dans ce véhicule que l'humanité produit en même temps qu'elle s'y dissout parce que c'est qu'une langue, c'est ce qui nous fait en même temps que nous la défaisons, c'est ça la poétique, le créateur est là, dans ce mouvement de va et vient, ce *fading* comme diraient les Anglais où effectivement entre le signifié et le signifiant on n'est pas simplement l'oscillation du signe, on est aussi cette incarnation, cette parole. Et voilà aussi l'émergence, voilà le débat socratique qu'on tient, voilà pourquoi ça se fait sur une place publique, voilà pourquoi ça se fait avec des clodos, avec des non-clodos, c'est ça la posture et l'imposture de croire que la langue ça s'inventerait dans des bureaux entre les pages d'un dictionnaire.

Claude Sicre

Exactement. Tu as posé la question et tu as répondu parce que souvent il y a de gens qui nous disent : « C'est des mots ici, mais qu'est-ce qu'on fait maintenant ? ». Ces gens-là ne se rendent pas compte de quelque chose, c'est que déjà, comme tu l'as dit déjà de faire un débat sur la place publique c'est déjà une action. Il a fallu du temps pour obtenir la place publique pour pouvoir faire ce débat ; il a fallu habituer les gens des langues du monde à venir ici, c'est un travail. Il a fallu demander à la Mairie et obtenir de la Mairie la permission de faire un débat sur la place publique. Il a fallu se battre, et nous n'avons pas convaincu tout le monde pour avoir quelques aides matérielles ou aides financières. Et c'est un dur combat, je dois le dire contre les institutions pour avoir quelques aides financières, pour pouvoir payer les voyages des intervenants et d'autres choses. Alors que c'est la fête qui certainement, à la Région, au Département et à la Mairie, coûte le moins cher qu'on puisse imaginer puisque tout le monde est bénévole. Il y a des gens qui nous disent : « Où sont les mots, où sont les actes ? » Et je dis que les actes sont là, ils sont dans les faits que nous avons mis les langues sur la place publique, que nous avons mis un dialogue, non seulement entre nous et elles, mais entre elles, parce que l'année derrière le mandarin et le tibétain étaient à côté, pas cette année, ils se sont déplacés un peu. L'arabe et le berbère étaient à côté, l'occitan et le catalan sont à côté, même s'ils ont moins de conflits mais ils s'en cherchent. Donc faire cette action c'est déjà un travail.

Deuxièmement il faut quand même bien dire quelque chose ; c'est qu'il y a un certain toupet, je dirais à mettre, comme tu l'as dit, les choses sur la place publique parce qu'on n'est pas l'abri d'interventions... *coupure K7...* de la démagogie, et tous ceux qui ne veulent pas de la démocratie, il hissent le risque de la démagogie pour aristocratiquement se prémunir de la démocratie. C'est ça le combat que nous avons ici.

Troisième combat : Nous croyons effectivement que tout le monde peut comprendre ce qui se dit et qu'il faut faire des efforts. Et sans démagogie il faut lire des livres. Il y a des gens qui parlent des fois sans lire certains livres. Eh bien, il faut les lire, il faut s'accrocher, il faut aller les acheter à côté et puis il faut les lire, il faut les travailler. Et revenez l'année prochaine en ayant lu un livre.

Parce que nous postulons quelque chose, nous postulons que comme chaque nation, chaque culture a un rapport au monde qui est différent puisqu'il lui vient de son histoire et qu'il faut qu'elle trouve les moyens de le dire, il faut qu'elle trouve la façon de le dire et quand je dis la façon il faut qu'elle trouve aussi ce qu'elle a à dire de différent des autres. Donc c'est le problème aussi du rapport à l'altérité. Mais comme chaque nation a ce message, chaque individu l'a aussi. Il suffit qu'il ne copie pas les autres, il suffit qu'il ne rentre pas dans les pantoufles toutes faites que l'idéologie dominante lui donne, à ne pas entendre les clichés et justement à ne pas entendre. On dit souvent « il faut écouter les autres ». Mais nous écoutons tout le monde. Mais il ne faut pas écouter tout le monde quand même parce que le pire ce serait d'écouter tous les gens qui répètent ce qui se dit partout. C'est pour ça que nous ne passons pas toujours la parole à tout le monde tout le temps sinon on n'en finirait pas. Je passe maintenant la parole à Félix Castan et c'est pour ça qu'il y a des intervenants que nous avons choisis.

Félix Castan

Très brièvement, moi je suis un militant et je raisonne en militant. Alors quand on me demande ce que c'est la langue et la culture, je dis pour moi, je tranche d'une manière simple comme le nœud gordien et je dis que la langue et la culture sont liées de manière étroite dans le nœud que constitue la littérature et c'est de la littérature que je parle. Je parle de la littérature. Et je dis que des Occitans, des occitanistes qui ne connaissent pas leur littérature, ils ne peuvent pas être des militants occitans ; je dis que pour être un véritable militant occitan, il faut lire la littérature occitane depuis les origines jusqu'à nos jours et lire les écrivains occitans actuels parce que c'est à l'intérieur de la littérature occitane, à l'intérieur de la création littéraire occitane que se trouvent les germes du militantisme occitan. Il n'y a pas de germe ailleurs, sinon on le cherche dans la politique, et dans la politique il n'y a pas de germe occitaniste, il n'y a pas de ressort occitaniste, sur le plan politique, il n'y a pas de ressort occitaniste ailleurs. Dans l'ethnologie il n'y en a pas non plus. Il n'y a de ressort militant occitaniste qu'à l'intérieur de la littérature occitane. Et c'est pour ça, qu'il faut faire de l'histoire de la littérature occitane et l'étudier.

Public

Je vous remercie de m'avoir passé la parole. Je voudrais poser une question très brève parce que je n'ai pas participé à la discussion, je n'étais pas là depuis le début. J'ai donc pris le train en cours de route. J'ai écouté donc toutes les dernières interventions qui ont eu lieu tout à l'heure, et à la lumière des différentes interventions, je me suis rendu compte que vous avez établi un rapport, une corrélation entre la langue et la culture. D'ailleurs dans la conclusion que vous avez délivré tout à l'heure à la lumière de tout ce que vous avez dit, vous avez conclu qu'il a un lien nécessaire entre langue et culture. Quand on n'a pas la même langue on n'a pas la même culture. Alors je voudrais tout simplement savoir si le fait de parler une langue implique la possession d'une même culture ou l'adhésion, l'appropriation d'une même culture par des personnes qui parlent la même langue. Je sais que par définition on considère la langue comme le véhicule d'une culture. Alors est-ce que le fait de parler une langue signifie d'office qu'on partage la culture des personnes qui parlent la même langue ? Est-ce que ma question est claire ?

Henri Meschonnic

C'est une question très claire et la réponse est déjà incluse dans votre question. S'il y a déjà une pluralité à l'intérieur d'une même langue, s'il y a déjà une pluralité à l'intérieur du français, il y a bien sûr une infinie pluralité à l'intérieur d'une même culture. Parce que la culture n'est pas seulement un fait collectif, c'est un fait de génération. Les gens de douze ans maintenant n'ont pas la même culture que ceux qui ont vingt ans et qui regardent ceux de douze ans avec déjà un étrange regard parce que les gens de douze ans n'ont plus le même vocabulaire que quand eux avaient douze ans. Donc il y a un mélange extrêmement complexe de variables. Autrement dit finalement la culture est aussi un fait individuel et un fait qui varie avec l'âge d'un même individu.

Cela dit, ça n'empêche pas que fondamentalement il n'y ait un rapport entre langue et culture. Simplement on dit un rapport pluriel. C'est comme toujours dans ce genre de choses, le singulier cache un pluriel et le pluriel cache un singulier. Maintenant par rapport aux autres langues, il est évident qu'une culture n'est pas un enfermement. Déjà les langues entre elles, il suffit de prendre la langue française, vous prenez, n'importe quelle histoire de la langue française, c'est bourré de mots arabes, espagnols, italiens, anglais et de mots occitans bien sûr, pardon. Donc, il y a déjà une variété presque infinie à l'intérieur d'un même rapport entre une langue et une culture si on prend l'exemple français.

Cela dit, en plus, non seulement une langue n'est pas un enfermement mais les langues par les empreintes ont toujours des rapports aux autres langues, ce qui d'ailleurs nous amène à un problème tout à fait actuel, la crainte, la phobie des anglicismes dans le français contemporain. Les Anglais n'ont pas le même complexe, les Anglais empruntent des mots français ou des expressions françaises depuis le XVIII^e siècle sans aucune gêne. Mais il y a au moins depuis une trentaine d'années et le livre d'Etienne *Parlez-vous français ?*, il y a une sorte de tradition de la phobie de l'anglais en français. Alors je veux juste dire un mot là-dessus, c'est la marque d'un très grand manque de foi dans la langue française et dans la culture française. C'est pourquoi dans mon livre *De la langue française, essai sur une clarté obscure*, je n'ai fait qu'observer que les défenseurs de la langue française sont plus des pleureurs et des gens qui ont très très peu foi dans la langue française, ou des fossoyeurs. C'est-à-dire que la notion de génie est extrêmement

complexe. Ce n'est pas l'anglais à mon avis qui est un danger pour la langue française, c'est évidemment la puissance politique américaine qui fait la mondialisation de la langue anglaise mais qui fait aussi le malheur de la langue anglaise.

Cela dit si je reprends la notion de génie en jouant sur les mots, si je regarde ce qui fait les très grandes langues de culture parce qu'on est obligé de dire, même si toutes les langues ont droit à l'existence, qu'il y a historiquement des langues de culture. Ce qui impose une culture plurielle, c'est-à-dire qu'il faudrait connaître le maximum des autres langues, c'est indispensable, et de ce point de vue l'espéranto empêche de connaître les autres langues, c'est déjà quelque chose qui me gêne beaucoup. Moi, ce qui m'intéresse c'est les autres langues et ce n'est pas l'espéranto. Et bien, ce qui est important là, c'est le rapport à la pluralité, et donc c'est toujours dans l'histoire qu'on se situe, c'est pourquoi c'est avant tout l'ouverture aux autres cultures qu'il y a comme réponse à votre question.

Iлона Koutny

Je voudrais aussi ajouter quelque chose. On vient de dire auparavant, justement Claude Sicre, qu'on n'apprend pas une langue pour faire de la communication mais tout simplement être plus sage. Mais quand je le regarde parler, alors, j'ai l'impression qu'il est en train de communiquer, il a quelque chose à dire aux autres. Je crois qu'il ne faut pas identifier les rôles de la langue avec la communication, mais c'est un des rôles les plus importants. Et c'est cela que nous faisons maintenant, nous faisons un dialogue, nous communiquons, nous avons des idées.

En ce qui concerne l'emploi de l'espéranto et d'autres langues, je fais une comparaison entre aller en autobus et aller à pied. Les deux choses ne s'excluent pas. Si on a envie de marcher à pied, on le fait, mais tous les jours on doit aller au travail, etc., on emploie l'autobus ou bien l'auto, ou bien le train, etc. Je dirais que c'est la même chose avec l'espéranto. Ceux qui aiment les langues, ils les apprennent. C'est vraiment magnifique d'apprendre plusieurs langues, mais si on veut communiquer plus vite alors on emploie une langue qu'on peut apprendre plus vite et alors communiquer plus simplement. Il y a beaucoup de choses sur lesquelles je pourrais réagir, mais je ne veux pas prendre beaucoup de temps.

Concernant l'identité, Félix Castan vient de dire que son identité ce n'est pas une identité de naissance avec l'occitan mais c'est une identité qu'il a construite. J'étais très contente de l'entendre parce que c'est la même chose pour moi concernant l'espéranto. Je suis née hongroise et j'ai appris l'espéranto, et maintenant je prends une identité avec l'espéranto parce que je le veux ; je peux exprimer ce que je veux.

Concernant la culture, je dis encore une fois que ce n'est pas vrai tout simplement qu'on ne peut pas trouver une culture en espéranto parce que à vrai dire j'ai fait des études françaises, j'ai visité plusieurs fois la France, je n'ai pas rencontré le problème de l'occitan. J'ai appris qu'il y a une langue d'oïl et une langue d'oc, etc., mais c'était pour moi un fait d'histoire. Je ne savais pas que c'était un problème vivant. Et c'est à l'aide de l'espéranto que je suis venue ici, et j'ai pris conscience que c'est un problème vraiment vivant. J'ai appris beaucoup de choses à l'aide de l'espéranto, beaucoup de faits de culture, j'ai appris beaucoup plus qu'à travers une seule langue.

Public

Veillez m'excuser de reprendre encore la parole. Vous avez dit, tout à l'heure, qu'il y a des langues de culture, de très grandes langues de culture. Alors, je voudrais vous demander quel est le critère que vous avez pris en compte, pour qualifier une langue, de langue de culture ? Et en quoi d'autres langues sont-elles des langues de non-culture ?

Henri Meschonnic

Je n'ai évidemment pas voulu dire qu'il y avait des langues de non-culture. Je me suis référé à une notion qui est banale, qui est courante, la notion qu'il y a des grandes langues de culture. C'est un fait politique, mais ce n'est pas seulement un fait politique, c'est un fait qui tient, je crois, essentiellement à des phénomènes qui sont au moins de deux ordres.

Qui peuvent être de l'ordre de la littérature ou de l'ordre de la religion. Il est certain que l'arabe par l'Islam est une grande langue de culture parce qu'elle s'est mondialisée. Simplement une grande langue de culture n'est pas uniquement une langue de grande extension politique. Ça peut être la langue d'un tout petit État. Il est certain que la Grèce antique par sa littérature et sa philosophie a été une grande langue de culture. Or la Grèce est un petit pays, c'est une toute petite langue. Cela dit on est là dans un ordre historique qui est un ordre pluriel parce que potentiellement il y a une très grande diversité de langues de culture. Il est certain que je ne fais pas de hiérarchie entre les cultures. Si je pense, à la culture nahuatl ou à la culture maya, il y a des textes qui tiennent à la religion et à l'histoire et aux légendaires aztèques et mayas qui font qu'on retrouve la notion d'unicité. Ce qui s'y fait d'unique dans une langue et qui se mobilise, qui se crée, dans le fond, c'est la culture qui crée la langue beaucoup plus que la langue qui crée la culture. L'hébreu ne serait strictement rien, pas plus que le cananéen de l'Antiquité s'il n'y avait pas eu la *Bible*. Donc c'est la *Bible* qui crée l'hébreu et ce n'est pas l'hébreu qui crée la *Bible*, de ce point de vue. Donc ce n'est pas un rapport direct au politique. Donc de très grandes cultures peuvent être des cultures orales. Je ne me place pas du tout sur le plan de l'opposition entre ce que les ethnologues appellent des civilisations écrites et des civilisations orales. On connaît maintenant les civilisations africaines beaucoup mieux que dans les années 10 ou dans les années 30. C'est vrai que les ethnologues ont fait beaucoup mais aussi les artistes. Des gens comme Michel Lérissé par exemple. Donc potentiellement, je ne dirais pas que toutes les langues sont des grandes langues de culture. Si je prends l'exemple des Maoris, il est certain que c'est beaucoup plus local, ça reste beaucoup plus régional. Ce n'est pas du tout un jugement de valeur sur les Maoris ou sur les langues de telle autre île de l'Océanie.

On est maintenant à une époque où, beaucoup plus que dans les années 30, on a accès à la pluralité des cultures, on a un plus grand respect pour cette histoire. Donc la notion de grande langue de culture ne doit pas faire rire, elle doit plutôt faire réfléchir sur le fait que ce sont les œuvres qui créent les langues. C'est-à-dire, ce sont les hommes qui

créent les langues et ce ne sont pas les langues qui créent les hommes. Et c'est ça que je voulais dire. Cela dit, il y a des textes qui ont eu plus d'importance que d'autres dans l'histoire de l'homme. Mais ça c'est un fait complexe et qui est sans cesse variable parce que l'histoire est de l'ordre de l'infini. Voilà donc, potentiellement toutes les langues sont des langues de culture.

Félix Castan

Juste un mot. Je pense aussi que toutes les langues sont langues de culture. Et moi, j'emploie plutôt une autre expression que grande langue de culture. Je dis, il y a selon les époques des cultures avec leur langue, qui ont joué un rôle directeur pour les autres langues, pour les autres cultures. Donc, il y a des langues directrices. L'occitan a été une langue directrice aux XII^e et XIII^e siècles, a été nettement la langue directrice dont toutes les langues voisines ont emprunté les modes et les modalités y compris les mots, n'est-ce pas. Et au XVIII^e siècle le français jouait un peu ce rôle de langue directrice dans l'Europe des Lumières. Par conséquent, il y a des langues directrices mais historiquement directrices ; elle ne le sont pas définitivement, ce n'est pas leur vocation définitive d'être directrices. Il se trouve qu'accidentellement, selon leur circonstances il y a des directions. Ce qu'il faut, me semble-t-il, c'est viser, à ce que toutes les langues aient la potentialité d'être directrices, que toutes les langues aient la potentialité de faire des cultures directrices, mais que toutes soient égales entre elles en droit.

Agafet

Justement il y a eu un débat avec l'espéranto et ça n'a fait que ressortir une grande lacune de ce Forum des Langues parce qu'il y a une langue indienne, l'aymara, c'est autre chose que le nahuatl ou le maya. C'est une langue que le fondateur de l'espéranto aurait bien fait de découvrir et d'aller en Amérique du Sud quand il a créé l'espéranto parce que le peuple aymara est un peuple très prestigieux puisqu'il avait fondé l'Empire inca avec le peuple quechua. C'est aujourd'hui le peuple indigène essentiel de la Bolivie et aussi d'une partie du Pérou. Il se trouve que cette langue aymara qui était méprisée par les élites politiciennes a été redécouverte par des informaticiens qui ont constaté qu'en matière de logiciel, de traduction, en pompant l'aymara ils pouvaient faire des économies considérables dans leur logiciel de traduction y compris pour les langues européennes. Alors que, l'aymara n'a rien à voir avec les langues européennes. C'est une langue hyperlogique. Il y a un article qui a été traduit dans la revue *Vocabulaire* à l'époque où elle existait. Je m'étonne que le Forum des Langues ne s'intéresse pas à ça parce que ça enrichirait considérablement la problématique vis-à-vis de l'espéranto.

J'ai une deuxième question concernant la nation parce que Félix Castan faisait référence à la nation française. Or la nation française trouve sa légitimité de la Révolution française qui était avant tout une révolution européenne mais qui par les circonstances a réussi en France, alors que partout elle avait été réprimée. Il se trouve que l'Europe est notre avenir, on va faire la même monnaie, nous sommes voisins avec territoires européens, plus proches de Barcelone et de Madrid que de Paris. Alors, est-ce qu'en matière de concept il ne faudrait pas se projeter disons dans la nation

européenne qui correspondrait finalement à ce modèle de nation que les Occitans avaient inventé au XVI^e siècle ? Ce serait une nation polycentrique.

Félix Castan

Je pense qu'il y a deux types de nation, deux concepts de nation qui ont été inventés. Au XVI^e siècle c'est une nation plurielle, et à la Révolution en France, une nation unique, unitariste que nous connaissons actuellement. Moi, je plaide pour revenir à la nation pluraliste. C'est-à-dire la notion d'une nation qui soit une nation altruiste. Les Occitans ont conçu la nation comme un acte d'altruisme et non pas comme un acte de narcissisme.

Claude Sicre

La dernière question de Pierre-André parce qu'il va pleuvoir juste après. On va ranger et en plus on aimerait que vous nous aidiez à ranger.

Pierre-André Morales

Justement qu'est-ce qu'il faut faire pour ça ? Parce que quand on voit encore comment sont les élites françaises à l'étranger... Moi, je travaille à l'étranger, en Hongrie, depuis deux ans dans une Alliance française. Je fais la programmation culturelle. Qu'est-ce qu'il faut faire pour que ces élites changent, parce que ça passera aussi par ce changement là pour que le concept de nation ne soit plus égo-centré mais altruiste ?

Félix Castan

C'est un long travail, il faut peut-être un siècle.

Claude Sicre

Tu as posé une bonne question Pierre-André, il faut faire des Forums des Langues. Tu m'aiguilles sur la conclusion puisque nous devons conclure. C'est ça la solution parce que tu as dit « il faut convaincre les élites ».

Eh bien, oui, effectivement, parce que nous voyons bien deux choses quand nous organisons le Forum des Langues. Première attitude, nous nous adressons bien sûr aux intellectuels, et nous avons bien vu, ainsi bien au quartier Arnaud-Bernard quand nous avons lancé les conversations socratiques que eux ont inventé à Paris puis ici, des conversations philosophiques pour se retrouver entre spécialistes. Puisqu'ils n'osaient plus venir sur la place publique parce que la philosophie était remise en cause de façon démocratique par des gens comme le clown de tout à l'heure, pour rappeler les gens à un certain concret, mais aussi de façon intellectuelle sur leur propre fonction et sur la

propre fonction de la philosophie. Et on a vu que la philosophie qui était moins écoutée à l'université allait maintenant dans des cafés, mais n'ose pas venir sur la place publique. Et on ose comparer un café philosophique avec l'agora grecque. Ça n'a rien à voir, et nous sommes les réinventeurs entre autres, de l'agora grecque puisque nous le mettons sur la place publique.

Alors les intellectuels. On a vu un grand recul des intellectuels par rapport aux problèmes de langue et de linguistique. On a vu, ils étaient venus la première année, il ne sont pas trop venus cette année, mais on voit comment à l'université française aujourd'hui, il y a une conception des langues qui ne correspond à rien, qui est une conception du XIX^e siècle, et qui a cours jusqu'au Collège de France, je dirais en linguistique et que Henri Meschonnic s'est évertué ces dernières années à critiquer. Il faut lire son livre sur la langue française qui est ici. Il l'a lu et il le fait étudier à ses élèves hongrois, c'est une très bonne chose. Les élites intellectuelles, quand la rumeur dit qu'il y a une coupure entre le peuple et les élites, c'est parfois démagogique, mais c'est vrai. On se rend compte aujourd'hui que c'est vrai que les élites françaises, et surtout celles qui sont médiatisées, celles qui sont médiatiques, sont incompetentes. On se rend compte que dans un débat comme ici il y a plus d'idées que dans cinquante émissions sur *France Culture* ou sur *Bouillon de Culture*, ou sur je ne sais quoi. Qui sait d'ailleurs si c'est du bon bouillon ? Et donc, on se rend compte que les élites sont...

Mais il y a une deuxième chose, il y a une des élites mais il y a aussi la politique. Et on ne peut pas demander aux gens du politique de tout savoir. Donc, là nous avons une mission critique des intellectuels, nous avons une mission pédagogique vis-à-vis du public bien sûr, mais aussi vis-à-vis des politiques, qui eux ne savent pas ce qu'il faut faire, ils ne réfléchissent pas toujours aux problèmes de langue, aux problèmes de linguistique, aux problèmes de culture. Et si on voit, c'est vrai aujourd'hui à Toulouse et dans la région et ailleurs les errements les plus complets sur la politique culturelle, et bien notre rôle à nous ce n'est pas de dire « les politiques sont tous des pourris » mais c'est de les prendre devant et de discuter avec eux. Et une manière de discuter avec eux c'est de faire des Forums sur la place publique et de les inviter.

La deuxième chose que je veux dire c'est que, qu'est-ce que nous avons à Toulouse ? Nous avons une grande ambition pour tous. On le voit bien puisque c'est démocratique ce débat. Une grande ambition pour tous mais une grande ambition pour Toulouse aussi, parce que c'est Toulouse qui pose le problème. C'est vrai en grande partie grâce à Félix Castan qui depuis cinquante ans parle de la décentralisation. Le problème de la décentralisation nous devons le poser et aussi le poser sur la place publique en ayant une grande ambition pour notre ville, pour notre région et pour notre pays tout entier, pour la France toute entière, avant d'avoir des ambitions pour l'Europe et pour le monde.

Alors, donc nous devons faire de la politique. Ce que je veux dire maintenant ce sont deux choses. Toujours stratégique, très stratégique. Je reprends ce que j'ai dit à l'entrée. C'est que premièrement tous les gens qui sont ici, qui sont l'Albi, de Montauban, qui sont de je ne sais où et qui voudraient faire un Forum des Langues, c'est ça que nous voudrions faire nous aussi. On voudrait vous aider à faire ça parce que nous ne voulons pas faire quelque chose pour des élites, nous savons très bien que les gens qui sont venus ici avec leurs enfants, si c'était à Carcassonne ils ne seraient pas venus. Donc les gens de Carcassonne avec leurs enfants ils ne viendront pas au Forum des Langues à Toulouse. S'il y a des gens de Carcassonne, d'ailleurs, qu'il fassent eux aussi

un Forum les langues du Monde. Parce que c'est la meilleure façon de lutter contre le racisme en passant, et surtout pour un horizon de pluralité que nous défendons.

Je voudrais dire deux autres choses, des points de détail. Premièrement qu'il a un festival que Félix Castan organise à la fin du mois de juin à Montauban. Un festival qu'il organise depuis vingt ans. Le 26, 27 et 28 juin et qui se soldera le 28 juin par un concert de la *Linha Imaginòt* avec tous les musiciens qui de Toulouse à Marseille et ailleurs se sont emparés de ces grandes ambitions culturelles et musicales. Donc le 28 juin à Montauban.

La deuxième chose que je voudrais dire pour ceux qui ont participé à la danse et à la chanson de cet après-midi, c'est qu'il y aura un concert le 13 juin ici, sur cette place. Un concert avec le groupe Ténarèze et les Fabulous Trobadors sur la place du Capitole dans le cadre du festival *Déodat de Séverac* et que nous essaierons de reprendre cette danse pour le public le 13 juin. On demande à tous les gens des langues et à tout le public de venir le 13 juin à 21 heures.

La dernière chose avant de remercier tout le monde c'est de nous aider si possible, avant de partir, à porter quelque chose, les barrières, les tables et quelques autres chose.

Je remercie d'abord le public, je remercie les pouvoirs publics qui ont donné la place du Capitole et qui nous ont un peu aidé financièrement. J'espère qu'ils feront plus les autres années, non pas pour qu'on ait plus d'argent, parce qu'on s'en fout, mais pour qu'on puisse inviter peut-être des gens de plus loin, des linguistes de partout et pour avoir des tentes pour se protéger de la pluie et des choses comme ça.

Et je remercie les intervenants : Ilona qui est venue spécialement de Hongrie pour nous, qui a peut-être convaincu des gens de s'intéresser à l'espéranto. Merci à son courage face à une critique qui était assez dure.

Merci à Félix Castan qui est finalement le père de cette manifestation, moi, je sais que c'est lui parce que c'est en pensant à lui que nous avons pensé à ça.

Et merci à Henri Meschonnic toujours sur la brèche partout, qui vient défendre partout cette critique radicale des idéologies en place. Je vous invite à acheter leurs livres, à faire un petit effort.

Merci à tous. Merci à toutes les langues qui sont venues.